

en quarantaine des malades et des suspects, le couvre-feu, l'aération des maisons, les mesures thérapeutiques telles l'incision des bubons, l'ingestion de la thériaque, ou tout simplement le bon vin.

En dehors des processions, des prières à saint Roch et saint Sébastien, et un vœu à Notre-Dame de Liesse, l'action du clergé est nulle, celles des médecins locaux ne vaut guère mieux.

On fait venir trois médecins de l'extérieur, l'un deux mourut. Un capucin de Reims assiste les malades.

Les phénomènes induits par la peste se retrouvent à Laon comme ailleurs : fuite, recherche du plaisir, violences dans le plat pays, recherche de boucs émissaires.

L'impact économique est faible, mais la courbe des mariages s'effondre, tandis que monte celle des conceptions.

En conclusion, c'est une crise courte, passagère et mineure qui atteint Laon, liée à l'action rigoureuse des autorités.

## 1991

12 Janvier

**Annie KRIEGEL**

*Souvenirs du Lycée de Compiègne, 1954-1955*

Le Président demande à l'assistance une minute de silence pour la disparition de trois membres de la Société : M. Jean Desmarest, notre vice-président, le Docteur Philippe Mariau, et le Docteur Jacques Brunschwig.

Puis le trésorier M. Fruit donne le compte rendu financier de l'année 1990.

Annie Kriegel est d'abord connue pour être l'ethnologue du parti communiste français dont elle étudie l'origine et sa forme de contre-société, ainsi que l'historienne du mouvement ouvrier représenté par la C.G.T. et par les internationales ouvrières, celle du socialisme en général. Ce sont aussi les questions juives qu'elle expose dans diverses publications et notamment la revue "Pardès" fondée en 1989 aux éditions du Cerf. Le grand public la connaît surtout par son activité de journaliste au Figaro ou à l'Arche ; elle est aussi rédactrice à la revue "Commentaire". C'est enfin un professeur, enseignant la sociologie politique à l'Université de Paris X Nanterre, mais qui, au début de sa carrière, exerça un an au Lycée Pierre d'Ailly.

Annie Kriegel nous rappelle son passage à l'Ecole Normale Supérieure de jeunes filles de Sèvres, l'agrégation d'Histoire et ses premières armes, difficiles, au lycée de Nanterre alors nouvellement créé. C'est enfin l'année scolaire 1954-1955 à Compiègne dont elle garde plutôt un bon souvenir. Elle enseignait au groupe féminin, alors rue Saint-Lazare, succédant au collège de jeunes filles fondé en 1941 et actuellement occupé par le collège Jacques Monod. Madame Besse, nom de son premier mari, faisait la navette avec Paris, et retrouvait François Furet qui exerçait au groupe masculin de la rue d'Ulm. Vous vous souvenez que, devenu le grand spécialiste de la Révolution, il est venu nous voir en 1989. Historiens de vocation tous les deux, ils étaient ennuyés par l'enseignement de la géographie, de toute façon ils ne préparaient guère leurs cours, car le beau-frère de Furet, Denis Richet, cet historien d'une rare intelligence (il est décédé en 1989) beaucoup plus consciencieux, leur fournissait ses notes fort bien préparées.

Annie Kriegel et François Furet formaient un trio avec André Guillotin, alors surveillant général du lycée, plus tard il sera proviseur du lycée Voltaire à Paris ; le jeudi après-midi ils partaient en forêt, parfois à la recherche d'élèves en fugue. Annie Kriegel se fit faire une observation, très justifiée reconnaît-elle, par la directrice-censeur sur le respect de la conscience de ses petites élèves de sixième qui préparaient leur communion solennelle. Il faut dire que le trio d'amis était alors féru de marxisme-léninisme, André Guillotin avait été élu sur la liste communiste au Conseil municipal.

Après cette année scolaire, Annie Kriegel avait la chance d'être admise au CNRS et de pouvoir s'adonner essentiellement à la recherche historique. Ses souvenirs viennent de paraître chez R. Laffont sous le titre : "Ce que j'ai cru comprendre", et elle est devenue une vedette médiatique, passant notamment à l'émission télévisée de Bernard Pivot "Bouillon de culture".

Annie Kriegel fut heureuse de retrouver d'anciens collègues, l'écrivain Roger Judrin et Madame Judrin, alors professeurs de Lettres, ou d'anciennes élèves, telles Anne Gilbrin, également professeur et sœur de Colette, membres de notre société.

Bien qu'étant juive et communiste, ce jeune professeur n'eut pas la curiosité d'aller voir le site du camp de Royallieu. Professeur d'Université, elle fait travailler ses élèves de maîtrise et de thèse sur la déportation et cette fois a fait un pèlerinage sur les lieux et dit sa surprise de ne voir, à part le monument, aucun lieu de recueillement et de souvenir rappelant le passage des cinquante trois mille détenus ; lors de la réception de notre société par la municipalité, elle réitéra le souhait d'un tel lieu de mémoire et Philippe Marini l'assurera de son appui en tant que maire de la Ville.

Sur ce thème de Royallieu, il y eut diverses interventions, notamment de Madeleine Faucheux-Bureau, ainsi que l'offre de témoignages qu'il serait bon de recueillir sur la vie du camp et ses rapports avec les habitants. Notre société va vous proposer d'adopter un vœu qui sera envoyé aux autorités civiles et militaires, ainsi qu'aux associations de résistants et de déportés.

## 2 Février

### Jean BASTIEN

#### *Etude parallèle des ermitages de Madame de Pompadour à Fontainebleau et à Compiègne*

Le Président propose à l'assemblée le vote d'un vœu à adresser aux autorités civiles et militaires dont la teneur suit :

"Se faisant l'écho d'Annie Kriegel, professeur de Sociologie politique à l'Université de Paris X Nanterre, la Société Historique de Compiègne, réunie le 2 février 1991, émet le vœu qu'un local des casernes de Royallieu, ou situé à proximité, soit consacré à un musée du souvenir, commémorant de la manière la plus précise et la plus incontestable, l'existence de cinquante trois mille personnes qui, pour des raisons diverses, y furent détenues entre 1941 et 1944, et dont beaucoup furent déportées dans les camps de l'Allemagne nazie".

Ce vœu est approuvé à l'unanimité moins une abstention.

M. Jean Bastien, Président de l'Association de Sauvegarde du domaine de Crécy (le domaine le plus important de Madame de Pompadour), a pu à partir de recherches d'archives, établir un parallèle entre deux des trois ermitages de la marquise, ceux de Fontainebleau et de Compiègne dont le premier subsiste (le troisième étant celui de Versailles).

Un ermitage peut être défini comme un édifice servant à loger des personnes ne pouvant l'être au château. Madame de Pompadour n'y demeurait qu'en l'absence du roi.

Après avoir énuméré et décrit brièvement les douze propriétés de la marquise depuis 1745 où elle devint la maîtresse du roi, jusqu'à sa mort en 1764 (châteaux, hôtels et ermitages) et rappelé l'influence artistique qu'eurent sur la petite Jeanne-Antoinette Poisson, les frères Pâris et Le Normant de Tournehem (bien connu à Compiègne), M. Bastien décrit dans le détail les deux ermitages, au plan rigoureusement identique, de Fontainebleau et de Compiègne : le premier existe toujours, actuellement propriété de Madame Nathalie de Noailles.

Fontainebleau est bâti en 1749 en bordure du parc par un architecte privé, Lassurance ; Gabriel reprend le projet qui comprend un petit